

Les  
**Ponts de Cognin**  
**en Grève**

Fantaisie en un acte

par

**Bernard SECRET**

Composée pour le Cercle Jeanne d'Arc  
à l'occasion  
de la réfection de la Salle paroissiale



CHAMBERY

—  
1932

**LES PONTS DE COGNIN EN GRÈVE**

Les  
**Ponts de Cognin**  
**en Grève**

Fantaisie en un acte

par

**Bernard SECRET**

Composée pour le Cercle Jeanne d'Arc  
à l'occasion  
de la réfection de la Salle paroissiale



CHAMBÉRY

—  
1932

## AVANT-PROPOS

---

Cette fantaisie, composée sur la demande de mes chers amis du Cercle Jeanne-d'Arc, n'a pas d'autre prétention que de divertir un instant les fidèles spectateurs des séances du Cercle.

Honni soit qui mal y pense et que nul ne suppose être visé en des « fianfournes » qui ne veulent faire à aucun Cognero nulle peine même légère.

Des chansons et des rires entre vieux amis autour d'un « tarat » de blanc des Mollasses.

Et quelque émotion aussi, en souvenir du fondateur, le cher Frère Ozier, et de nos chers Morts de la guerre, protecteurs de cette belle œuvre qu'est le Cercle Jeanne-d'Arc.

**Un Ami de Cognin.**

---

## PERSONNAGES

---

MÈRE FRISETTE, vieille femme.

LA MARION, LA NANNON, femmes plus jeunes.

*Les Grands Ponts* : LE PONT VIEUX, LE PONT NEUF,  
LE PONT S<sup>t</sup>-CHARLES, Le PONT DU CHEMIN DE FER,  
LE PONT DE LA RATIÈRE, LE PONT DE FORAY.

*Les Petits Ponts* : PETIT PONT SUR LE FORÉZAN,  
au confluent du Forézan et de l'Hyères. PASSERELLE,  
PONT SOUS VILLENEUVE, PETIT PONT DU CHEMIN  
DE FER, PETIT PONT DU HAUT FORÉZAN.

ANNIBAL.

FRANÇOIS 1<sup>er</sup>.

NAPOLÉON.

LIEUTENANT DES POMPIERS.

1<sup>er</sup> POMPIER.

2<sup>e</sup> POMPIER.

---

### Décor

L'entrée à Cognin par le Pont Neuf.

---

# LES PONTS DE COGNIN EN GRÈVE

---

---

Acte unique  
..... en son genre

*Frisette, Nannon et Marion poussent leur balladeuse dans la direction du marché de Chambéry. Naturellement elles marchent de front, occupent toute la route, empêchent les autos de circuler et s'arrêtent au beau milieu du pont pour causer.*

LA NANNON. — Dites donc, mère Frisette, tout de même, y en a déjà passé de l'eau sous ce pont.

MÈRE FRISETTE. — Z'avez la berlue, la Nannon. Mettez donc vos quatre yeux. L'Hyères est aussi sèche que mon gosier. Par conséquent, si le pont n'a jamais eu plus de travail que depuis deux mois, y ne doit pas être fatigué.

LA MARION. — C'est pas comme votre langue, mère Frisette.

NANNON (*riant aux éclats*). — Ah ! oui z'alors.

FRISETTE. — Voyez-vous ces jeunes filles impertinentes ! D'abord, quand je cause, si ça ne vous intéresse pas, vous n'avez pas besoin de m'écouter et de vous coller à droite et à gauche de ma balladeuse comme si j'étais la bannière de la procession (*Coups de klakson*). Vous bouchez toute la route. Vous entendez pas l'auto à Goriaud qui s'impatiente ?

NANNON. — Elle a ben le temps. Dites donc, mère Frisette, on dit qu'on va avoir le gaz à Cognin. Y paraît bien que c'est vrai, cette fois.

FRISETTE. — Le gaz à Cognin ! Le gaz à Cognin ! Penses-tu, ma chère ? On verra ça quand les poules auront des dents !

MARION :

Air : *Et rin Zeppelin.*

Y a bien longtemps qu'est v'nu un M'ssieu  
Avec un air grave et sérieux,  
Il a passé dans tous les feux  
Pour consulter les cordons bleus,  
Pour savoir qui qui voulait l'gaz,  
Et pour que ça gaze  
Y f'sait signer son cal'pin,  
Perlinpinpin !

Il est r'venu une deuxièm' fois,  
Il est r'venu une troisièm' fois,  
Il est r'venu une quatrièm' fois,  
Après un délai de six mois  
Pour savoir qui qui voulait l'gaz.  
Et pour que ça gaze  
Y f'sait signer son cal'pin,  
Perlinpinpin.

Il est r'venu la cinquièm' fois,  
Après un délai de vingt mois.  
Il est r'venu une quinziesm' fois,  
Il est r'venu un' vingtiesm' fois  
Pour savoir qui qui voulait l'gaz.  
Et pour que ça gaze  
Y f'sait signer son cal'pin,  
Perlinpinpin.

Quand on a vu qu'ça gazait mal,  
Tout le Conseil municipal  
A décidé, c'est pas banal,  
Qu'il fallait mettre un point final  
A cet espoir d'avoir le gaz.  
Et pour que ça gaze  
Ils ont signé sur l'cal'pin,  
Perlinpinpin.

NANNON. — Alors, comment que ça se fait qu'on n'a pas eu le gaz ?

FRISSETTE. — C'est à cause de l'Institut de Physiothérapie du Faubourg Montmélian oùsqu'on met les gens dans un sac pour les soigner au gaz autogène. Alors, vous comprenez, y n'en reste plus pour nous.

MARION. — Et ben, vous le vieux, qui êtes-vous ? On vous a jamais vu.

LE PONT VIEUX. — Pour être vieux, c'est sûr que je suis vieux. Mais vous me connaissez bien. C'est moi le Pont Vieux.

FRISSETTE. — Qu'est-ce que vous venez faire par là ?

PONT VIEUX. — Je commençais à m'embêter là-bas à enjamber une rivière sans eau. Alors, moi, l'homme du 15<sup>e</sup> siècle, je suis venu voir ce que raconte le 20<sup>e</sup>.

MARION. — Pont Vieux, ma vieille branche, vous qui savez tout, pourquoi, après qu'on nous a refusé le gaz, nous a-t-on refusé la gare ?

PONT VIEUX. — Et bien, voilà : c'est la faute à François Damesin. On voulait la construire à côté de chez lui. Il a eu

peur que le sifflet de la locomotive n'empêche sa vache de faire le veau.

NANNON. — Le train, le train, savez-vous donc ce que c'est qu'un train, vous le pont du temps de S<sup>t</sup> Louis ?

PONT VIEUX. — Un peu, mon n'veu ! J'ai succédé à un autre Vieux Pont qui datait du temps des Romains. Et c'est celui-là qu'avait vu un train.

FRISSETTE. — Quel train ?

PONT VIEUX. — C'est celui-là qui avait vu 2 trains.

NANNON. — Quels trains ?

PONT VIEUX. — C'est celui-là qui avait vu 3 trains.

MARION. — Quels trains ?

PONT VIEUX. — C'est celui-là qui avait vu 4 trains.

FRISSETTE. — Quels trains ?

PONT VIEUX. — Et ben, parbleu, les trains de derrière des éléphants d'Annibal. Quand il a traversé les Alpes, il a passé par Cognin. Y avait pas encore de pont. Alors, ils ont dû sauter. Seulement, y en avait quatre qu'étaient trop chargés. Ça les a coupés en deux. Leur train de derrière est resté dans la rivière. Et comme ils ne pouvaient pas aller plus loin, on a mis leurs trains de devant sur les boulevards dans la fontaine des Quatre sans.....

NANNON :

Hou ! le malpoli.

MARION :

Un éléphant ça trompe, ça trompe

Un éléphant quand il n'a pas d' fond'ment.

*(Marion et Nannon font la ronde autour du Pont Vieux et de Frisette qui se donnent le bras.)*

NANNON :

Deux éléphants

Ça trompe, ça trompe,

Deux éléphants

Quand ils n'ont pas d' fond'ment.

MARION :

Trois éléphants

Ça trompe, ça trompe,

Trois éléphants

Quand ils n'ont pas d' fond'ment.

NANNON :

Quatre éléphants

Ça trompe, ça trompe,

Quatre éléphants

Quand ils n'ont pas d' fond'ment.

*(La ronde cesse.)*

FRISSETTE. — Et les quatre trains de derrière ?

MARION. — Qui sont restés dans l'Hyère ?

PONT VIEUX. — Ils ont servi à faire la pile.

PONT NEUF. — Sans blague : alors c'est pour ça que vous avez deux arches, alors que je n'en ai qu'une. Moi qui croyais que c'était parce que vous êtes vieux et que les vieux vont à petits pas, tandis que moi je traverse d'une seule cambée !

FRISSETTE. — La jeunesse se fait des illusions.

NANNON. — Et ben, vous le Pont Neuf, qu'êtes si malin, pourquoi Cognin est-il si mal éclairé, deux pauvres luminons du temps des croéjus ?

FRISSETTE. — Dites pas du mal des croéjus.

PONT VIEUX. — Vous auriez tort.

(Air : *A la volette.*)

Du temps d' ma grand'mère,  
Y avait des croéjus,  
Bien gras et repus,  
Né manquant pas d' jus.

Très pépères, }  
A la volette } *bis*  
Y avait des croéjus.

Les lamp's électriques  
C'est bien moins ancien,  
Oui mais, nom d'un chien,  
On n'y voit plus rien.

C'est pratique }  
A la volette } *bis*  
Mais on n'y voit rien.

Le jour ça fonctionne,  
La nuit ça s'éteint.  
Et chacun se plaint  
A perlinpinpin !

On s'étonne }  
A la volette } *bis*  
La nuit ça s'éteint.

Lumière si maigre  
Que Cognin le soir  
Semble un désespoir  
Dans un tunnel noir.

A la volette }  
Combat d'nègres } *bis*  
Dans un tunnel noir.

PONT NEUF. — Alors, vous ne comprenez pas pourquoi qu'on n'a pas besoin d'éclairage ? C'est pas malin. Vous savez bien qu'à Cognin il n'y a que des purs, des vrais, des républicains éclairés. Alors on a de la lumière en « rab ».

MARION. — En rab ! Est-ce qu'on parlait déjà argot de votre temps ?

PONT S<sup>t</sup>-CHARLES. — J'aurais une question à vous poser.

PONT NEUF. — Toi aussi, ma vieille, ma vieille, qu'on a rajeunie, qu'on a reblanchie.

FRISSETTE. — Et ben, oui, les ponts c'est pas comme les hommes. Quand les hommes blanchissent, c'est signe de vieillesse. Quand on blanchit les ponts, c'est pour les rajeunir !

PONT NEUF. — Toi aussi tu t'embêtes par là-haut, à côté de ton collègue du chemin de fer.

PONT DU CHEMIN DE FER. — Et moi aussi, je m'embête, alors, me voilà.

PONT S<sup>t</sup>-CHARLES. — C'est depuis qu'on nous a enlevé le tramway de Cognin. Alors, dans le quartier, ça manque de distraction.

(Air : *Trois Canards.*)

MARION. — Un tramway du temps d'Charlemagne. (*Elle se met à tourner autour de la scène et les autres la suivent.*)

Tous :

Coin, coin, coin.

MARION :

Il battait parfois la campagne

Coin, coin, coin,

De Maché

Coin, coin, coin,

Débouché

Coin, coin, coin,

Y s' dirigeait sur Cognin,

Coin, coin, coin, coin.

NANNON :

Il passait à la Favorite

Coin, coin, coin,

Ousqu'il y avait une guérite.

Coin, coin, coin,

Il toussait,

Coin, coin, coin,

Il crachait,

Coin, coin, coin,

Mais c'était quand même très bien,

Coin, coin, coin, coin.

MARION :

A la place de notr' vieille barotte,  
Coin, coin, coin,  
Qu'on nous donn' le tram de la Motte,  
Coin, coin, coin,  
Ce serait  
Coin, coin, coin,  
Un progrès  
Coin, coin, coin,  
Ça vous en bouch'rait un coin  
Coin, coin, coin, coin.

PONT DE LA RATIÈRE. — Nom d'un rat ! Nom d'un rat !  
On ne s'ennuie pas par là. Y a pas à chercher ! C'est là qu'il  
y a le bonheur.

ANNIBAL. — Quel est ce Monsieur ?

MARION. — C'est le maire de la Ratière.

NANNON. — C'est l'adjutant de l'Union.

FRISETTE. — C'est le torpilleur de la Ratière.

PONT S<sup>t</sup>-CHARLES. — Mais non, y a pas à chercher. C'est  
un collègue, c'est encore un pont. C'est le Pont de la Ratière.

PONT NEUF. — Et ce beau prince qui l'accompagne ?

ANNIBAL. — Je le reconnais, c'est le roi de France. C'est  
François I<sup>er</sup>.

PONT VIEUX. — Parfaitement, je m'en rappelle. Il est venu  
en pèlerinage à pied de Lyon à Chambéry pour vénérer le  
Saint-Suaire. Même qu'il est passé par le col de S<sup>t</sup>-Michel  
et en bas par les Mollasses.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Mais oui, mes enfants. Même qu'en pas-  
sant j'ai fait connaissance avec l'hypnotiseur de Chaloup  
qu'a essayé de m'endormir.

FRISETTE. — Alors, vous, le Pont de la Ratière, qu'est-ce  
que vous réclamez ?

PONT DE LA RATIÈRE. — Y a pas à chercher. Moi je  
demande qu'on rende le Forézan navigable, puisque c'est la  
seule rivière de Cognin qui a de l'eau. Et pis, la Ratière,  
c'est un quartier célèbre.

ANNIBAL. — Pardon, Madame, vous entendez ce hurle-  
ment ? Est-ce qu'il y a des chacals dans le pays ?

FRISETTE. — Mais non, M'sieu, ça c'est un amplificateur.

ANNIBAL. — Un amplificateur ?

MARION. — Et ben, oui, c'est une machine nouvelle pour  
mettre la musique en bouteille et la faire sortir à plein gou-  
lot. Alors ça crie comme une belle-mère qu'on écorche.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Et vous appelez ça un progrès.

NANNON. — Oui, pour rendre les voisins enragés.

PONT DE LA RATIÈRE. — Je disais donc que la Ratière est un quartier célèbre. Pour ça y a pas à chercher. L'autre jour, il y avait un lièvre au gîte, au gîte dans les choux. Mon fusil n'avait pas de cartouches. Pierre fait le piqueur. Philibert l'attendait au passage. Antoine tire, au doublé. C'était un lapin empaillé.

PONT DE FORAY. — Et moi, j'en sais bien d'autres.

MARION, NANNON, FRISETTE. — Lesquelles, lesquelles ?

PONT DE FORAY. — Et bien, voilà. J'ai vu passer le fameux Léon, garçon de ferme. Il revient d'acheter un taureau pour son patron, à Madagascar.

NANNON. — En auto ?

MARION. — En bateau.

PONT DE FORAY. — Non, en bras de chemise. Même qu'il s'était placé comme cuisinier à bord, à bord d'un tank.

LES AUTRES PONTS. — Tu la perds.

FORAY. — Pas plus que vous.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Mais pas moins.

PONT DU FORÉZAN AU CONFLUENT DE L'HYÈRES. — Et moi, alors. Est-ce que vous m'oubliez ? C'est cependant moi qui porte la nouvelle route de pont d'Hyères par la rive gauche.

FRISETTE. — Oui, elle est jolie, ta route.

PONT DU FORÉZAN. — C'est pourquoi je proteste. Elle est boueuse comme un marais ou poussiéreuse comme un vieux paillason. Et puis on se plaint dans les nouvelles maisons. Pas d'eau. Pas d'électricité.

ANNIBAL ET FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — L'électricité ? Qué que c'est que ça ?

FRISETTE. — Un truc pour éclairer sans huile, sans pétrole, sans mèche.

ANNIBAL ET FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — C'est ça qui doit être pratique !

PONT ST-CHARLES. — Vous êtes sur le chapitre de la rouspétance. On rouspète aussi pour les lavoirs. Y en a pas assez. On se plaint que l'eau est froide en hiver et chaude en été.

PONT VIEUX. — Ça se passait comme ça déjà de mon temps.

PONT SOUS VILLENEUVE. — Dites donc, vous les petits ponts, vous trouvez pas qu'on est méprisés par les grands.

PASSERELLE. — Pour sûr, alors.

PETIT PONT DU CHEMIN DE FER. — Si qu'on faisait un syndicat.

PETIT PONT DU HAUT FORÉZAN. — Moi je serai secrétaire.

*(Les petits ponts font une ronde en passant sous les arceaux formés par les grands ponts, qui se tiennent par la main. Faire chanter chaque couplet par l'un des petits ponts. Refrain par tous.)*

(Air : *Les petites marionnettes.*)

I

Au vieux temps de nos grand'mères,  
Sans orgueil et sans façons,  
Pour traverser la rivière,  
On ôtait bas et chaussons.

*Ref.*

Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Ont amélioré l'affaire.  
Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Sont gentils et pas capons.

II

Petit pont de Villeneuve,  
Au bon vieil air paysan.  
Pont de fer à toute épreuve  
Pour l'express du Forézan.

*Ref.*

Les p'tits ponts, ponts, ponts,  
Dans leur coin font ce qu'ils peuvent.  
Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Sont gentils et pas capons.

III

Moi, je suis la passerelle  
Des galants endimanchés,  
Pressés d'aller voir leur belle  
A la vogue de Maché.

*Ref.*

Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Paraissent des bagatelles.  
Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Sont très importants au fond !

MARION. — Et même à la surface !

ANNIBAL. — Garde à vous.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — L'empereur !

NAPOLÉON. — Repos !

FRISSETTE. — Ça, ça doit être l'homme électrique, celui qui remplace les piles.

NANNON. — Alors il ferait bien de remplacer les piles des ponts. Les v'là tous en grève pour l'heure.

PONT DE LA RATIÈRE. — Ah ! pour ça y a pas à chercher !

FRISSETTE. — Et ben oui, l'homme électrique, celui qui apparaît subito.

MARION. — Celui qui a inventé le gramophone à roue libre.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Mais non, vous dis-je : c'est l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Il est passé souvent à Cognin en allant en Italie.

PONT VIEUX. — Ah oui, je le reconnais à son petit chapeau.

NAPOLÉON. — A moi mes grenadiers ?

PONT NEUF. — Zut, v'là les pompiers.

LES PONTS :

(Air : *Quand nos braves pompiers.*)

Quand nos braves pompiers

S'en vont à l'exercice,

C'est avec plaisir qu'on les voit manœuvrer.

Ils allument d'abord un feu d'artifice,

Un feu d'artifice au fond de leur gosier.

Zim boum boum (*bis*)

Quelle mine altièrè

Zim boum boum (*bis*)

V'là nos braves pompiers.

LE LIEUTENANT. — Pompiers, quelle est votre fonction ?

I<sup>er</sup> POMPIER. — De pomper.

LE LIEUTENANT. — Pour éteindre quoi ?

2<sup>e</sup> POMPIER. — Tous les feux.

NAPOLÉON. — Alors, c'est l'extinction des feux !

LE LIEUTENANT. — Subséquemment, Sire.

ANNIBAL. — Et alors quand il n'y a pas de maison qui brûle ?

I<sup>er</sup> POMPIER. — Y a toujours notre gosier.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Et avec quoi pompez-vous ?

LE LIEUTENANT. — Avec la Claudine, Majesté. Permettez que je vous la présente. Elle est l'orgueil de mes jours et le rêve de mes nuits. C'est une moto-pompe !

NAPOLÉON. — Une moto-pompe ! Pompe, ça va, je comprends. Mais, moto ! Ça doit être de l'anglais. Ah, ces coquins d'Anglais !

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Non, c'est plutôt de l'espagnol. Ah, ces diables d'Espagnols !

ANNIBAL. — Mais non, ça doit venir du latin. Moto. Motor. C'est un truc qui bouge, qui bouge tout seul.

LE LIEUTENANT. — Oui, M'ssieu, vous y êtes. C'est un truc qui bouge et qui pompe tout seul.

NAPOLÉON. — Et comment faites-vous la manœuvre ?

LE LIEUTENANT. — La manœuvre, ça se fait le dimanche. Depuis qu'on a la Claudine, les maisons ne flambent plus. Rien que de la voir, ça fait peur au feu. Pour le feu.....

ANNIBAL. — Comme pour les mortels.

NAPOLÉON. — La crainte de la pompe est le commencement de la sagesse !

LE LIEUTENANT. — Alors, on fait semblant d'éteindre un feu qui n'existe pas.

FRANÇOIS 1<sup>er</sup>. — Et le feu qui existe, celui de vos gosiers.

FRISETTE. — Et ben, celui-là, ils vont l'éteindre dans les caboulots. Ils plantent la Claudine...

LE LIEUTENANT. — L'orgueil de mes jours et le rêve de mes nuits !

FRISETTE. — ... dans la rue et ils font la tournée des caboulots.

ANNIBAL. — Et le feu est éteint ?

NANNON. — Rien du tout. Après le gosier, c'est la tête qui brûle. Ils rentrent de mauvaise humeur et c'est la femme qui encaisse les taloches.

PONT VIEUX. — C'était déjà comme ça de mon temps.

LES PONTS (*reprennent le chant* :

« Quand nos braves pompiers »

*et les pompiers avec la Claudine défilent et sortent.*)

NANNON. — C'est pas tout, ça ; mais vous n'avez pas encore expliqué au vrai fond des fonds pourquoi qu'on n'a pas le gaz à Cognin.

FRISETTE. — Je te le dis dans le tuyau de l'oreille, rien que pour toi.

NANNON (*à Frisette*). — Oui. (*à Marion*) Je ne le répéterai qu'à toi.

FRISETTE. — Et ben, voilà, c'est à cause des Sénateurs du Pont Vieux. (*Elles se rapprochent en grand mystère.*) Ça ne peut pas se décider sans une réunion du Sénat du Pont Vieux. Et vous comprenez, les Sénateurs ils sont trop nombreux pour se réunir tous.

(*Air : Il ne peut pas lâcher la colonne.*)

On n' sait pas (*bis*)

Ceux qui s' réunissent,

On n' sait pas (*bis*)

S'y s' réunissent pas !

(*Tous les ponts, en rond autour des trois femmes, reprennent le chant à chaque fois avec des airs mystérieux.*)

FRISETTE. — Et puis, ils n'ont pas le temps. C'est difficile de trouver une heure qui convienne à tous.

On n' sait pas (*bis*)

Quand y s' réunissent,

On n' sait pas (*bis*)

S'y s' réunissent pas !

FRISSETTE. — Et puis ils ne savent pas où se réunir dans une salle assez grande et assez discrète.

MARION. — Les murs ont des oreilles..

FRISSETTE :

On n' sait pas (*bis*)  
Où qui s' réunissent,  
On n' sait pas (*bis*)  
S'y s' réunissent pas !

FRISSETTE. — Et puis, c'est tellement difficile qu'on ne peut pas même savoir s'ils arrivent à se rencontrer.

On n' sait pas (*bis*)  
S'ils se réunissent,  
On n' sait pas (*bis*)  
S'y s' réunissent pas !

PONT S<sup>t</sup>-CHARLES. — Oui, mais ça, ça ne vaut pas le fantôme ?

LES AUTRES PONTS. — Un fantôme ?

ANNIBAL. — Quel fantôme ?

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Quel fantôme ?

NAPOLÉON. — Quel fantôme ?

FRISSETTE. — Y a 50 personnes qui l'ont vu.

MARION. — Tous les soirs.

NANNON. — Pendant quatre soirs.

FRISSETTE :

(*Air : Ah n' courez donc pas comm' ça.*)

Un fantôm' très authentique,  
Habillé dans un drap blanc  
Circulait, mélancolique,  
J'en étais comm' deux ronds de flanc.

(*Les Ponts font semblant de courir après le fantôme.*)

LES 3 FEMMES :

Ah, n' courez donc pas comm' ça,  
On l'attrape, on l'attrape,  
Ah, n' courez donc pas comm' ça,  
On l'attrapera.

MARION. — Et même qu'il portait...

FRISSETTE :

Il portait sur ses épaules  
Un cercueil qu'était tout blanc.  
Il jouait très bien son rôle.  
J'en étais comm' deux ronds de flanc.

(*Même refrain et même jeu.*)

FRISSETTE :

Circulait en factionnaire  
Sur un mur qu'était tout blanc  
Sans changer d'itinéraire  
J'en étais comm' deux ronds de flanc !  
(Même refrain et même jeu.)

PONT DE LA RATIÈRE. — Pour ça y a pas à chercher. Mais qu'était-ce que ce fantôme ?

NANNON. — S'il n'y a pas à chercher, pourquoi cherchez-vous ?

PONT NEUF. — Ben, oui !

FRISSETTE. — Ce fantôme ? Et ben, c'était rien du tout. C'étaient les phares des autos qui reflétaient l'ombre d'un arbre sur un mur.

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Un fantôme à la noix de coco.

NAPOLÉON. — Evidemment.

PONT S<sup>t</sup>-CHARLES. — Vous en savez bien encore une, sur le cirque, mère Frisette.

PONT VIEUX. — Quel cirque ?

PONT NEUF. — Pas rien, le cirque de César. Le cirque à Dian Beck.

MÈRE FRISSETTE. — J'y y ai vu un crocodile de 45 mètres de long.

MARION. — De la tête à la queue.

FRISSETTE. — Et 46 de la queue à la tête, parce que ça monte.

PONT DE LA RATIÈRE. — Pour ça y a pas à chercher !

PASSERELLE. — Et sur la fanfare.

FRISSETTE. — Elle est allée au Mont-Cenis un jour de pluie, comme sortie d'agrément.

NANNON. — C'était pour faire plaisir aux canards.

PONT NEUF. — Et sur l'horloge ?

TOUS. — Oui, l'horloge, l'horloge !

(Air : *Attention à la peinture.*)

I

Faut bien que l'horloge avance  
Quand les gens sont avancés.  
Manger l' temps à cett' cadence :  
Y en rest'ra jamais assez.  
Vingt minut's par jour, ma chère,  
En trois cent soixante-cinq jours,  
Ça prend un' semaine entière  
Sur la peine ou les amours.

*Ref.*

Réglez donc votre toquante,  
Cogneros,  
Numéros,  
Que le monde vante.  
Réglez donc votre toquante,  
Son tic-tac  
Son mic-mac  
Vous met dans le sac.

II

Mais parfois M'ssieu Machin Chose,  
Horloger municipal,  
Dans l'affaire s'interpose  
Et ça tourne encor plus mal.  
Pour courir après l'avance  
Il met vingt minut's d' retard,  
Et ça fait une différence  
De quarante, c'est toquard !

*Ref.*

Réglez donc votre toquante,  
Cogneros,  
Numéros,  
Que le monde vante.  
Réglez donc votre toquante,  
Ce galop !  
C'est par trop  
Pour des Cogneros !

PONT DE LA RATIÈRE. — Pour ça, y a pas à chercher !

PONT NEUF. — Si bien qu'en partant de Cognin à dix heures, on est à Chambéry à dix heures moins vingt.

NAPOLÉON. — Et en ne partant pas ?

ANNIBAL. — On n'arrive pas.

LES PONTS. — C'est ce que vous êtes en train de faire, Mesdames !

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Vous n'avez pas encore quelque chose à nous raconter ?

(*On entend un vacarme épouvantable, klaksons, trompes, cris : « Nom d'un tonnerre ! Mais est-ce que les Ponts font grève à Cognin. Ils ont tous foutu le camp. Pas moyen de passer ! »*)

ANNIBAL. — Qu'est ceci ?

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Qu'est-ce là ?

NAPOLÉON. — Qui va là ?

PONT DE LA RATIÈRE. — C'est l'autobus de St-Sulpice : 250 places. On charrie les bidons de lait, les militaires, les nourrices et les bonnes d'enfants. (*Klakson.*)

LE PONT St-CHARLES. — C'est l'autobus de Vimines rembourré avec des noyaux de cerises. (*Trompe.*)

LE PONT NEUF. — C'est le service des Echelles, du Pont, de Lyon. (*Le bruit s'accroît.*)

(*Une voix d'homme dans la coulisse, brandissant un balai, dont on aperçoit l'extrémité : Frisette, nom de boué, fenna, tot que te babele par iqué. Té pas oncor revenu de Chambery. Eh ! cré polaille ! Quinta bétie ! Quinta legua ! Atteint on momet.*)

FRISETTE. — Mesdames, la prudence...

(*Dans la coulisse : Il n'y a donc point de garde champêtre dans ce pays ?*)

NAPOLÉON. — Je vais commander. Les petits ponts, à vos numéros !

LES PETITS PONTS (*s'en vont en chantant*) :

Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Paraissent des bagatelles.  
Les p'tits ponts, ponts, ponts  
Sont très importants au fond.

LES GRANDS PONTS (*même jeu*) :

Les grands ponts, ponts, ponts  
Ne sont pas des bagatelles.  
Les grands ponts, ponts, ponts  
Sont plus importants au fond.

(*Le bruit des autos augmente.*)

ANNIBAL (*se cachant*). — C'est le diable !

FRANÇOIS I<sup>er</sup> (*idem*). — C'est le progrès !

PONT DE LA RATIÈRE. — Ah ! pour ça, y a pas à chercher !

NAPOLÉON (*idem*). — Sabre de bois, si j'avais eu des outils comme ça de mon temps !

(*La nuit tombe.*)

## EPILOGUE

*(Dans le crépuscule. Le parapet d'un pont. Un ancien et un jeune du Cercle assis sur le parapet ou circulant sur le pont, devisent.)*

*Dans la coulisse un violon joue très piano un air doux.)*

JEUNE. — Comme les choses sont paisibles ce soir. Il fait bon respirer, il fait bon vivre.

ANCIEN. — Elles n'ont pas toujours été comme cela. Si ces ponts pouvaient ressusciter, ils te diraient des histoires graves ou tragiques sur les travaux et les souffrances de ceux qui nous ont précédés.

JEUNE. — Il est chic notre nouveau Cercle Jeanne-d'Arc, pas vrai l'ancien. Mais ça fait rien, on l'a assez attendu quand on gelait dans le vieux local, qui ressemblait plutôt à l'étable de Bethléem.

ANCIEN. — On l'a attendu, mais il est venu. On n'a rien sans peine. Et quant à l'étable, et bien tu sais, petit, il y en a qui sont morts et qui l'aimaient bien.

JEUNE. — Qui, par exemple ?

ANCIEN. — Et, bien, le fondateur d'abord, celui qui a tout pris dans son cœur de Frère des Ecoles chrétiennes ce qu'il a mis de bon dans les nôtres, celui que tout Cognin respectait et aimait, celui qui a élevé des générations de Cogneros, le Frère Ozier.

*(Le violon joue un air tendre et religieux.)*

JEUNE. — Comme il doit être content, du Ciel, s'il voit que son œuvre a continué et que nous, les jeunes, on veut maintenir.

ANCIEN. — Et puis, il y avait les copains morts, ceux qui sont tombés sur les champs de bataille : Marius Lambert, François Bouvier, Emile Lang, Maurice Pellarin, Joseph Roulet, Jean Pollet.

Comme ils ont aimé leur Cercle et comme ils ont aimé leur vieux maître, le Frère Ozier.

Le Frère Ozier les avait si bien compris. Il avait si bien compris Cognin. Il l'a chanté dans sa chanson du Cercle, cette chose simple et belle, la plus belle écrite sur Cognin. Tu la sais bien, petit.

JEUNE. — Bien sûr, l'ancien !

*(Le violon prélude aux Allobroges. Les couplets sont chantés alternativement par le Jeune et par l'Ancien. Le refrain est repris dans la coulisse en chœur.)*

## En l'honneur de Cognin

Paroles de J. OZIER.

(Air : *Les Allobroges.*)

### I.

Par toi, Pont Vieux, notre récit commence,  
Tes habitants, ouvriers au cœur d'or,  
N'ont pour soutien que leur grande vaillance ;  
Santé, travail, voilà tout leur trésor.  
Tous amateurs des produits de la treille,  
Le Jovelot n'en fait point reculer...  
Pour eux le vin, vraie liqueur sans pareille,  
Donne gaité (*bis*) et bras pour travailler.

### *Refrain*

Amis ! chantons Cognin ! que ce nom nous enflamme !  
Chantons ses gais enfants, ses champs et son bon vin !  
Pas de lieu plus charmant ! Son ciel réjouit l'âme.  
Chantons : Vive Cognin !

### II.

O Villeneuve, agréable nature,  
Ton vieux château fait songer aux aïeux.  
Dans tes taillis où le ruisseau murmure,  
Le rossignol redit ses airs joyeux.  
Ton vert plateau parsemé de violettes,  
D'un doux parfum embaume ton manoir,  
Et dans tes prés, les blanches pâquerettes  
Semblent fêter (*bis*) les doux zéphirs du soir.

(*Au Refrain.*)

### III.

Salut à toi, colline des Mollasses,  
Sol plantureux, joie du cultivateur,  
Sur ton versant croissent les vignes basses  
Dont le nectar réchauffe notre cœur ;  
Sur ton sommet couronné de bruyères  
Les châtaigniers grandissent sans secours,  
Et à tes pieds, fertilisant les terres,  
Le Forézan (*bis*) coule sans bruit toujours.

(*Au Refrain.*)

IV.

Plaine Forez, dans tes riants bocages,  
Le gai pinson va cacher son berceau.  
Là, le rentier, charmé par tes ombrages,  
Bâtit villa, maisonnette ou château.  
Voyons encore, caressé par la brise,  
Le mont Charvin, les ruines et les bois ;  
Puis revenons saluer notre Eglise  
Et les tombeaux (*bis*) surmontés de la croix.

(*Au Refrain.*)

V.

Voyons l'Errier, les engins mécaniques,  
Les ateliers et tous les entrepôts ;  
N'oublions pas les moulins, les fabriques,  
La poterie et les bois de sabots ;  
A travailler les champs, la soie, la laine,  
Nos ouvriers s'adonnent de bon cœur ;  
Mais un bravo ne leur ferait point peine,  
Allons, Amis ! (*bis*) un ban en leur honneur !

(*Au Refrain.*)

VI.

Un souvenir à nos chers Camarades  
Tombés pour Dieu, la Patrie et le Droit ;  
Leurs noms bénis resteront dans nos âmes :  
Au doux Revoir ! LAMBERT, BOUVIER François,  
Emile LANG, cher PELLARIN Maurice,  
ROULET Joseph, courageux Jean POLLET,  
Au doux Revoir ! Dans l'éternel Délice,  
Dormez en paix (*bis*), sous vos croix de bleuets !

*Refrain final*

Amis ! Gardons toujours dans le fond de nos âmes  
Le souvenir bien doux de nos chers disparus !  
Trois bans en leur honneur ! Allons, chers Camarades,  
Chantons : Viv' nos POILUS ! Nos chers POILUS !

ANCIEN. — Parce que tu comprends, petit, dans la vie  
comme au Cercle Jeanne-d'Arc, comme dans la vie de S<sup>te</sup>  
Jeanne d'Arc, il n'y a qu'une seule chose qui compte : le  
devoir, et un seul bonheur : celui d'en donner aux autres.

---